

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Grégoire ROUILLER

A la rencontre de mes frères réformés

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1986, tome 82, p. 209-221

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

A la rencontre de mes frères réformés...

Commençons par un constat réjouissant. Quand Jean Paul II, le 28 juin 1985, déclare : « Je tiens à redire que c'est avec une décision irrévocable que l'Eglise catholique est engagée dans le mouvement œcuménique et qu'elle veut y contribuer de toutes ses possibilités », ou encore quand, à la fin du Synode de 1985, les évêques constatent : « Après ces vingt années (qui ont suivi le Concile), nous pouvons affirmer que l'œcuménisme s'est profondément, et d'une manière indélébile, inscrit dans la conscience de l'Eglise », ils ne font qu'exprimer la conviction de la quasi-unanimité des catholiques conscients de leur foi.

A l'occasion du 450^e anniversaire de la Réformation, ce mouvement œcuménique a déjà suscité plusieurs publications qui se sont donné comme but l'approfondissement du dialogue entre frères chrétiens¹. Les *Echos* voudraient aussi marquer cet anniversaire de façon simple et dans le même esprit fraternel.

Or, dans un dialogue, de quelque nature qu'il soit, chaque partenaire s'exprime à partir de **valeurs** auxquelles il adhère et qu'il souhaite voir respectées et comprises avec exactitude de la part de son interlocuteur. Avec un ami réformé, le professeur Daniel Marguerat, je me suis souvenu de cela. C'est pourquoi, dans nos deux articles, ce ne sont pas nos points d'accord ou de divergence que nous voulons noter. Nous voulons plutôt évoquer — et cela sans termes trop techniques ni appareil scientifique développé — quelques-unes de ces valeurs qui sous-tendent nos prises de position dans le dialogue œcuménique et en cohérence avec lesquelles nous nous efforçons de vivre et de parler.

¹ Ainsi, par exemple, les témoignages publiés par G.-T. Bedouelle, J.-M. Chappuis, P. de Laubier, E. Perret, *Etre catholique ou réformé aujourd'hui*, Labor et fides, Genève, 1986.

Je crois cependant utile de faire précéder mes propres réflexions de deux remarques importantes. Il est d'abord bien clair, qu'au moment où je mets en lumière telle valeur que je crois essentielle à ma profession de foi catholique, je ne prétends d'aucune manière que cette même valeur soit forcément absente chez mes frères réformés.

De plus, c'est ma seconde remarque, je n'entends pas affirmer que les valeurs que je vais mettre en lumière aient toujours été perçues, illustrées et servies par les communautés catholiques ou chacun de leurs membres. Ce que je veux souligner n'est rien d'autre que ceci : ces valeurs me paraissent enracinées de manière profonde et cohérente dans l'héritage catholique. Elles structurent mon adhésion.

I. Le peuple de l'alliance, l'Esprit et l'Écriture

Dieu donne son alliance

Un auteur juif a pu intituler un de ses ouvrages : « Dieu en quête de l'homme ». Je reprends volontiers cette expression comme fil conducteur des réflexions qui vont suivre. Poussé par cette volonté amoureuse de quête, **le Dieu vivant et saint intervient dans l'histoire des hommes pécheurs.** Il élit un peuple à vocation universelle. Il lui parle. Il le libère et se met à sa tête (Ex 33, 14-17) : leur voie sera désormais commune. Dieu donne à ce peuple une Loi de liberté et d'imitation : l'amour et la bienveillance qu'il a expérimentés à son profit, il devra en rendre témoignage dans toute sa conduite. Sa réponse libre sera celle d'une foi obéissante et agissante. Le prophète Michée pourra résumer ainsi la charte fondamentale du peuple de l'alliance : « On t'a fait connaître, ô homme, ce qui est bien, ce que le Seigneur exige de toi : rien d'autre que de pratiquer le droit, d'aimer la bonté et de marcher humblement avec ton Dieu » (Mi 6, 8).

L'histoire de ce peuple de l'alliance, et cela dès l'aube de son élection et de son rassemblement, je la contemple comme le théâtre d'un long combat entre un Dieu qui, d'une part, révèle sa Sainteté et la vocation de son peuple

(« Soyez saints, car je suis saint, moi, le Seigneur, votre Dieu », Lv 19, 2) et, d'autre part, ce peuple si lent à comprendre, constamment séduit par les sirènes de l'idolâtrie.

La naissance de l'Écriture

C'est dans un maquis d'événements et d'expériences, de souffrances et de découvertes, de prière et de péché, que nous assistons à **la naissance de l'Écriture**, Ancien et Nouveau Testament. Une Écriture nécessaire et fragile. Une mosaïque d'écrits, la plupart de circonstance, qui veulent d'abord préserver la mémoire des événements fondateurs de la communauté, son appel et sa libération, son engagement d'alliance. Une Écriture qui cristallise et modèle tout à la fois des professions de foi qui ne s'affinent que lentement. Une Écriture qui maintient devant le peuple un horizon de promesses en vue de soutenir sa fidélité toujours défaillante, toujours renaissante.

Je devine un mouvement de va-et-vient permanent entre l'expérience de vie de ce peuple et l'Écriture en voie de formation. Il y a un mouvement de la vie vers l'Écriture. L'histoire vécue est première. Elle vient se sédimenter, se cristalliser en des documents qui l'interprètent². Mais il y a un mouvement qui va de l'Écriture vers l'expérience de vie. La communauté de l'alliance n'a jamais cessé, du moins dans ses membres les plus qualifiés, de relire et de méditer, de s'appropriier et de compléter « ses papiers de famille ». Elle y puise une conscience constamment renouvelée de son identité, des avertissements salutaires et des motifs de consolation, des appels précis et son orientation générale.

Ce peuple qui vit, « produit » et médite l'Écriture, depuis les premières heures de l'Ancien Testament jusqu'à la mise par écrit des dernières retombées de l'événement décisif « Jésus Christ », **je le reconnais animé, accompagné et guidé par l'Esprit de Dieu**, traversé par son dynamisme. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans de longues considérations historiques et théologiques. Je dois

² Je ne puis entrer ici dans l'examen de ce qu'est un document ou récit historique. Je signale, à ceux que cet important problème intéresse, l'excellent ouvrage de P. Grelot, *Évangiles et histoire*, Introduction à la Bible, t. 6, Desclée, Paris, 1986. Les pages 101 à 106 sont particulièrement éclairantes pour notre propos. P. Grelot y note, par exemple, très justement : « non seulement l'historien n'est pas " neutre " dans son étude de la documentation, mais il serait faux de croire à l'existence d'une narration " neutre " qui ne serait pas interprétative. L'interprétation est sous-jacente à la conduite même du récit », p. 101.

cependant noter que, selon les besoins variés et concrets du peuple de Dieu, la présence de cet Esprit Saint agira selon des modalités fort variées : dans le peuple tout entier, auprès des auteurs si nombreux de tous les écrits bibliques ou dans la communauté qui accueille ces écrits comme témoignage et miroir de sa foi, etc.

Le magistère : un don de Dieu

Après ce long préambule, j'en viens à la première valeur qui habite ma foi de catholique : **cette présence de l'Esprit qui a accompagné le peuple de Dieu tout au long de l'élaboration de l'Écriture, je la reconnais toujours agissante au cœur de l'Église.** Dans l'Église tout entière et en chacun de ses membres. Une présence qui répond aux caractères d'accomplissement et de plénitude qui marquent l'ère ouverte par la Résurrection du Christ et la Pentecôte (Ac 2). Une présence qui répond aussi aux besoins d'unité et de vérité. C'est pourquoi, dans l'axe de cette présence nécessaire de l'Esprit je reconnais dans le magistère de l'Église un don capital de Dieu. Ce magistère, celui du Pape uni aux évêques, ne fait pas nombre avec celui de l'Écriture. Il ne se substitue ni à l'ancien ni au nouveau Testament. Il ne dispense nullement le chrétien de la réflexion, de l'étude et du discernement personnel. Je le salue comme un charisme de service nécessaire, promis par le Ressuscité, afin que, sans rupture de continuité, le peuple de l'Alliance nouvelle puisse vivre dans l'unité et la vérité, qu'il puisse conduire sa marche communautaire et personnelle à la lumière de l'Écriture correctement interprétée et répondre dans l'Esprit du Christ aux nombreuses questions qui se posent tout au long de l'histoire.

Je n'ignore ni les dangers, ni les conséquences de mes affirmations précédentes. Le danger, par exemple, de confondre le temps de l'élaboration des documents de la Révélation et celui de son interprétation autorisée ou appropriation. Celui, redoutable, de la paresse, qui pousse à répéter des formules qui ont eu, à telle époque, une portée de vérité bien précise, mais qui apparaissent comme sclérosées par la suite. Sans parler de la paresse du catholique, prêtre ou laïc, trop heureux de se décharger sur la hiérarchie de tout effort d'étude, de lecture attentive de l'Écriture, de décision personnelle.

Car le magistère ne remplit nullement la fonction d'un répondeur automatique. Tout chrétien admet que Jésus Christ, par sa parole et par ses actes,

par sa mort et sa résurrection, par le don de l'Esprit a prononcé le oui définitif aux promesses du Père. Après la Pentecôte, il s'agit de vivre de cette Révélation dans la foi. Or, les sciences du langage nous en rendent de plus en plus conscients, lire, comprendre et s'approprier la révélation ne sont pas choses aisées. Comme catholique je crois que c'est à ce service du magistère que je dois d'avoir l'assurance d'entendre, sans erreur grave, la Parole de Dieu au cœur de ma vie et de ma communauté.

Je sais que ceci demanderait de longs développements, impossibles ici. Il est évident, par exemple, que le fonctionnement concret de ce magistère pose de redoutables problèmes. Etant aux prises avec toutes les lois du langage et de la communication, l'exercice de ce magistère devra constamment se critiquer et se réformer. Je le crois infaillible quand il s'agit des vérités essentielles sur Dieu, l'homme ou le salut³. Mais ceux qui l'exercent ne doivent pas avoir l'air d'attribuer, comme cela s'est fait plus d'une fois, le même degré d'autorité et de vérité indéfectible à chaque document qu'ils produisent⁴. De plus, cette assistance de l'Esprit nécessaire à la vie de l'Eglise ne les dispense nullement de tout entreprendre, afin que le langage utilisé soit bien adapté au service qu'il doit rendre, qu'il n'apparaisse pas d'emblée comme figé ou incompréhensible. La formule dogmatique la plus sûre peut très bien ne pas être comprise. Elle est toujours susceptible d'une formulation différente, mieux adaptée à telle mentalité ou à telle époque.

Il en est de même du côté de la réception. L'Eglise me guide mais ne se substitue nullement à moi. Je ne puis pas recevoir une formule dogmatique sans chercher à en approfondir la richesse pour ma vie concrète. De plus je ne reçois pas de la même façon un enseignement christologique (Jésus de Nazareth est le Seigneur, Fils unique du Père) et une orientation pratique concernant, par exemple, la situation en Pologne ou en Amérique latine.

³ Comme le souligne le Père B. Sesbouë : « L'infaillibilité ne couvre pas tout dans le langage et l'agir de l'Eglise. Elle laisse la porte ouverte à des prises de position ambiguës, à des unilatéralismes qui conduisent soit à des oublis, soit à une fixation exagérée sur certains points du mystère, surtout dans les périodes de décadence théologique ». *Unité des chrétiens*, n° 62, avril 1986, p. 13.

⁴ Les études sur la collégialité et la pratique des derniers synodes ont permis de grands progrès dans l'exercice de ce service de magistère. Du fait même de la complexité de la vie chrétienne, il restera toujours beaucoup à faire. C'est ainsi que les difficultés de nos frères réformés, face à l'exercice de la papauté, doivent être prises au sérieux. Leurs objections doivent faciliter la réforme permanente de ce service d'unité et de vérité qui nous paraît essentiel.

En bref je dirai ceci : le catholique, j'en ai la conviction, peut accueillir avec sérénité et profondeur la Révélation du Dieu vivant. Le magistère de l'Eglise est totalement au service de cette Révélation et de son accueil. Cependant chaque membre de l'Eglise, quelle que soit sa mission ou vocation, doit être conscient du caractère précieux mais aussi fragile de la parole humaine, à qui il a été donné de faire entendre la Parole de Dieu. Je pense ici au langage humain de l'Ecriture, normatif sans doute mais historiquement situé et par conséquent distant du lecteur moderne ; je pense aussi aux formulations dogmatiques, qu'il faut toujours interpréter selon les richesses et les faiblesses de l'époque qui leur a donné naissance.

Conclusion. La première valeur à laquelle je suis attaché est bien ce lien indéfectible entre **l'initiative de grâce** d'un Dieu qui parle et rassemble son peuple, **sa Parole** qui a retenti tout au long de l'Ancien Testament certes, mais qui se fait entendre de manière vivante et décisive dans le Fils incarné, mort et ressuscité (He 1, 1 et ss), **l'Ecriture** qui me la transmet à l'aide de paroles humaines et enfin **l'Esprit** qui me permet, grâce à l'Eglise et à son charisme d'unité et de vérité d'entendre cette Parole et d'en vivre.

Je n'ai pas parlé de « tradition ». C'est bien d'elle qu'il s'agit mais avec des nuances variées. Il y a en effet la tradition indéchirable qui assure la continuité du dessein de Dieu. Il y a la tradition orale qui a précédé, parfois pendant des siècles, la naissance de l'Ecriture. Il y a enfin la tradition vivante de l'Eglise, celle que la succession apostolique et le magistère doivent servir, celle que l'Esprit habite et garantit.

II. Liturgie et sacrements

Une visée paradoxale

Quand le prophète Isaïe nomme Dieu « le Saint d'Israël » (une formule qu'il a peut-être créée), il exprime le paradoxe qui se situe au cœur de la vie du croyant, avant comme après Jésus Christ. Le paradoxe mais aussi la fascination constante.

En effet, Dieu est Saint. C'est une des affirmations essentielles de l'Écriture. A. Vanhoye exprime fort bien vers quoi nous oriente la notion de sainteté : « La sainteté définit avant tout l'être même de Dieu. Elle lui appartient en propre. Saint, saint, saint est Yahvé Sabaot proclament les séraphins dans la vision du prophète Isaïe (Is 6, 3). Leur acclamation exprime l'expérience religieuse authentique, celle qui donne la vraie connaissance de Dieu. Dieu n'y est pas perçu comme un grand principe abstrait, nécessaire pour rendre compte de l'existence de l'univers, mais comme une présence extrêmement forte et impressionnante, qui suscite en l'homme à la fois émerveillement et effroi, reconnaissance éperdue et désir de disparaître. Entre le jaillissement de la vie de Dieu et la fragilité de sa propre existence, l'homme perçoit une différence effrayante de qualité et il se reconnaît indigne d'entrer en rapport avec le trois fois saint »⁵.

Si Dieu est Saint, le seul Saint, il est donc le Tout-Autre, l'intouchable et l'indicible, mais aussi la plénitude de la vie et de la puissance. De soi, cet adjectif situe Dieu dans un isolement total, au-delà des prises de notre humanité, comme le Solitaire. Mais le paradoxe entrevu par Isaïe réside en ceci : l'indicible a voulu se révéler. Le Solitaire a voulu entrer en communion avec son peuple élu. L'incommunicable sainteté a voulu se communiquer, Dieu est devenu le Saint d'Israël. L'homme est admis par grâce inouïe, comme partenaire de son alliance.

L'Écriture épuise les ressources du langage relationnel pour exprimer cette soif mutuelle de rencontre entre le Dieu vivant et son peuple. Elle utilise tour à tour le langage des relations sociales (Roi et peuple ; Seigneur et serviteurs), celui de la famille (Père et fils) ; de l'amitié (Abraham ou les prophètes sont présentés comme amis de Dieu) ; celui enfin de l'amour (Dieu est l'Époux, Israël, l'épouse).

Une visée exaucée

« Vous serez mon peuple et je serai votre Dieu » : cette déclaration résonne à travers toute l'Écriture. Or, ce que le langage s'essouffle à évoquer — la rencontre paradoxale et nuptiale entre le Dieu de l'alliance et son peuple — le

⁵ A. Vanhoye, *Prêtres anciens, prêtre nouveau selon le Nouveau Testament*, Paris, 1980, p. 44.

rite liturgique le célèbre dans le clair-obscur de son déroulement, le sacrement le réalise.

Les **sept sacrements** reconnus par l'Eglise catholique constituent le deuxième champ de valeurs que je voudrais mettre en lumière. En eux, je vois l'accomplissement parfait de ce que la liturgie du peuple juif, au-delà de son ritualisme et de ses durcissements, avait pressenti et inauguré⁶. En voici quelques raisons.

L'ordre sacramentel me paraît capital, tout d'abord parce qu'il **respecte vraiment le mystère de Dieu**. On ne met pas la main sur le Saint. Seul, il peut nous donner les moyens adaptés de le rencontrer. Les sacrements sont ces moyens.

De plus, **la structure symbolique** du sacrement me paraît apte à signifier cette rencontre vivifiante et sanctifiante entre Dieu et l'homme, membre de son peuple. En effet, la face visible et bien incarnée du sacrement s'enracine profondément dans notre univers familier et concret, alors que sa signification invisible et son efficacité profonde de vie, de pardon, de sainteté ne sont accessibles qu'au regard de la foi qui obéit. Quand on parle de Dieu, le symbole ou l'image métaphorique, parce que discrets et indirects, occupent une place privilégiée. Quand la liturgie veut célébrer la rencontre sanctifiante avec Dieu, le sacrement, parce que rite symbolique et indirect, demeure la voie la mieux adaptée.

La structure symbolique du sacrement me paraît de plus apte à signifier la position respective des partenaires dans cette rencontre de vie et de communion entre Dieu et l'homme. La foi catholique confesse en effet que les sacrements sont des dons de Dieu, qu'en chacun se réalise l'irruption gratuite et sûre de la grâce pascale, que toute l'efficacité vient de Dieu, par la croix de Jésus, mort et ressuscité. Mais, d'autre part, l'homme qui s'approche et demande le sacrement le fait librement. Il apporte la seule contribution dont il soit capable du fait de l'appel déjà gratuit de son Dieu : une foi obéissante et confiante. C'est du reste pour cette raison qu'aucun sacrement ne se conçoit sans écoute préalable de la Parole de Dieu et sans entrée par la foi dans la prédication de Jésus et les profondeurs du mystère pascal.

⁶ Je pense, par exemple, à la profondeur atteinte par une célébration comme celle du grand jour de l'expiation, le *Kippur*.

Une liturgie incarnée

La liturgie sacramentelle, parce qu'elle est sujette aux lois de l'incarnation, est soumise à bien des tentations, susceptible de durcissements et de gauchissements regrettables. Je me permets de signaler les dangers les plus apparents.

L'Eglise dès le début a vécu de la réalité sacramentelle. Ce n'est pourtant que lentement que le nombre de sept sacrements a été fixé. Une fois le septenaire reconnu, le danger a été de concevoir les sept sacrements de façon identique, de ne pas comprendre qu'ils sont offerts au croyant selon les besoins harmonieux de sa marche vers le Royaume. Il est pourtant clair que le baptême, sacrement par excellence de la foi, de la naissance ou rencontre décisive d'alliance, et l'eucharistie, mémorial efficace du mystère pascal, pourraient être nommés des super-sacrements. Les cinq autres sacrements favorisent, approfondissent et servent, tout au long de son existence, la vie de communion avec Dieu d'un baptisé. En lui signifiant le don permanent de l'Esprit qu'il a déjà reçu lors de son baptême : c'est la confirmation. En mettant sur sa démarche réitérée de conversion le sceau du pardon de Dieu : c'est le sacrement de réconciliation. En lui assurant, aux heures difficiles de la vieillesse ou de la maladie, la présence du ressuscité et de sa grâce : c'est le sacrement ou onction des malades (réplique et accomplissement de l'onction baptismale). C'est aussi la grâce du mariage qui s'empare et sanctifie la communauté de l'homme et de la femme en Jésus Christ, afin que la famille chrétienne puisse accomplir sa haute vocation. C'est enfin le sacrement de l'ordre, compris comme service visible et sacramentel de l'unique médiation du Christ ressuscité.

Parce que les sacrements sont donnés par Dieu en Jésus Christ, parce que l'alliance éternelle est définitivement scellée dans le sang de la Croix, le sacrement, célébré dans la foi, est à coup sûr porteur de vie et de grâce. Mais là peut se profiler un deuxième danger : celui de se laisser griser par un **automatisme du salut**. Il suffirait alors de poser des gestes visibles pour qu'un événement de salut advienne de façon quasi magique. Sans juger les cœurs de certains catholiques (tout acte religieux devant être apprécié avec beaucoup de prudence), je crois que ce danger n'a pas toujours été évité.

Je noterai encore une troisième tentation qui menace, cette fois, les ministres des sacrements, celle de l'accaparement. Je crois que l'Eglise a reçu de

Jésus Christ les sacrements⁷. Par le sacrement de l'ordre elle en assure la vérité. Jamais pourtant les sacrements ne deviennent sa propriété. Et il faut bien reconnaître que certains comportements d'évêques ou de prêtres n'ont pas toujours mis en lumière la dimension de service qui aurait dû se manifester à travers leur activité. Ils se sont comportés parfois comme des potentats.

Conclusion

Puisque Dieu a voulu avoir besoin des hommes ; puisque l'Eglise de Jésus Christ, son corps et son épouse, doit parcourir comme lui des chemins d'incarnation, de tels dangers ou tentations sont inévitables. Une attention constante à la Parole de Dieu et une écoute attentive des objections qui nous sont faites par d'autres chrétiens (venant de l'orthodoxie ou de la Réforme, par exemple) peuvent nous permettre de les éviter ou de redresser constamment notre pratique déficiente. Cette liturgie sacramentelle n'en demeure pas moins une valeur essentielle de la foi catholique. Parce que, je le répète, elle respecte le mystère de cette rencontre souhaitée entre Dieu et chaque membre de son peuple, parce que tout effet de grâce et de sainteté est soumis à la liberté souveraine de Dieu en Jésus Christ, parce qu'enfin la collaboration libre de l'homme (elle-même don de la grâce) y est sollicitée : une collaboration de foi de la part de celui qui reçoit le sacrement ; la collaboration du serviteur de la part de celui qui en est le ministre. Dans la liturgie sacramentelle le Saint y est pleinement reconnu. Les saints (c'est ainsi que Paul désignait les chrétiens) sont finalement admis, par don de la grâce, à devenir de plus en plus les bénéficiaires émerveillés du salut, en marche vers la plénitude du Royaume.

⁷ On a parfois cherché de façon très mécanique comment Jésus avait institué les sacrements. Sans pouvoir entrer dans des détails, je signale le très beau livre du Père Jacques Guillet qui éclaire, entre autres, ce problème : *Entre Jésus et l'Eglise*, Seuil, Paris, 1985.

III. La communion des « saints »

Je voudrais mentionner un troisième champ de valeurs auxquelles ma foi catholique me rend particulièrement sensible, celui de **la communion des saints**. Il découle, me semble-t-il, des précédents. En effet, si la Parole (orale ou écrite) convoque dans l'Esprit un peuple d'alliance ; si la grâce du mystère pascal le sanctifie (cf. 1 Co 6, 11) et confère à chacun de ses membres la qualité de fils (Ga 4, 6 ou Rm 8, 15-17) ; si le Christ-Tête s'agrège des membres qui forment son corps (1 Co 12, 27) ; si ceux qui s'approchent dans la foi de Jésus Christ sont transformés en pierres vivantes, élevés à la dignité de demeure animée par l'Esprit et d'assemblée sacerdotale (1 P 2, 4-5), comment ne pas se réjouir d'une solidarité indéchirable entre ces enfants d'un même Père, ces membres d'un même Fils, ces officiants du sanctuaire de l'unique Esprit ?

Certes, tout don de vie, de pardon ou de grâce nous sont accordés par Dieu en Jésus Christ. Il me plaît de penser que ce flux de vie et de faveurs gratuites circule entre tous les membres du Corps du Christ, malgré leur diversité et leur éloignement géographique ou temporel. Voici quelques conséquences de cette affirmation trop générale. J'en retiens trois.

Cette dimension de « communion des saints », je la vois illustrée par de nombreuses manifestations de **piété populaire** (pèlerinages, rassemblements, voyages du Pape, etc.). A travers tant de fantaisies rituelles, gestuelles ou verbales, tant de formes de piété, une conviction se fait jour : le peuple de Dieu est un peuple de pauvres, joyeux et libre, nullement élitiste. A nouveau je le répète : la Parole de Dieu et les indications de l'Eglise qui la commente devront sans cesse irriguer, purifier, orienter ces manifestations de piété populaire. Elles devront constamment les mettre à l'abri de la superstition ou des facilités trop sensibles⁸. Ce style de rassemblement et de prière très incarné n'en demeure pas moins un des trésors les plus sûrs du catholicisme vivant. En lui l'incarnation et ses conséquences sont vraiment prises au sérieux. Le corps lui-même se reconnaît sauvé, aux antipodes d'une certaine gnose intellectuelle. Tout danger d'individualisme disparaît.

⁸ La tentation est constante d'attribuer trop d'importance à certains objets, à telles formules de prière. Certaines formes de piété mariale ou un goût prononcé du miracle ne sont pas exempts d'ambiguïté.

L'Eglise catholique a toujours entouré d'amour et de vénération ceux de ses membres décédés, dont la foi et la vie avaient été exemplaires (que l'on pense à la vénération des martyrs, par exemple). Je trouve lumineux qu'entre sauvés et partenaires de la même alliance de grâce, une chaîne de prière et de communion puisse se nouer : de la terre au ciel (prières pour les défunts) ; du ciel à la terre, intercession des saints en faveur des frères qui cheminent encore en vue de la patrie. Je trouve consolant de pouvoir dire, par exemple, à saint Maurice, le témoin fidèle : « prie pour que notre foi ne défaille pas », ou à Marie, « la cadette de l'humanité » : « supplie le Père, afin que nous sachions accueillir comme toi la Parole et la grâce ». Ces communications fraternelles me font sentir des liens bien précieux. Elles ne portent en rien atteinte à ma prière « par Jésus Christ, notre Seigneur ».

C'est aussi dans cette « communion des saints » que s'enracine, me semble-t-il, la conviction catholique que l'homme peut, par grâce de Dieu, coopérer authentiquement à son propre salut et au salut de ses frères. Ma prière, en Eglise et par Jésus Christ, peut servir aux vivants et aux morts. Je puis comme ministre de la parole et des sacrements être le serviteur de Dieu dans la sanctification de mes frères. Ainsi, quand j'absous les péchés, comme délégué de l'Eglise et au nom du Père, du Fils et de l'Esprit, je n'ai nullement le sentiment de porter atteinte à la seigneurie de l'unique Médiateur, Jésus Christ, puisque ma mission de ministre, donc de serviteur, vient totalement de Lui. Cette possibilité offerte à l'homme de collaborer activement à son salut me semble simplement exalter la générosité de la grâce. Une préface eucharistique, pour la fête des saints, le dit expressément : « quand tu couronnes nos mérites (une notion souvent mal comprise), tu couronnes tes propres dons ».

A cause de cette intense communication de vie, à cause de ces liens multiples qui me relie à tous mes frères, vivants ou morts, l'adhésion à l'Eglise me semble marquer la fin de tout isolement : la rencontre avec le Dieu Saint inaugure une communion sans limite avec chacun de ses enfants.

Conclusion

Relisant ces notes, je me demande si les trois champs de valeurs que j'ai évoqués (l'enracinement de l'Écriture dans un peuple indéfectiblement soutenu et guidé par l'Esprit ; la rencontre sacramentelle efficace avec le Dieu Saint, tout au long d'une vie chrétienne ; la communion solidaire des bénéficiaires de la grâce) ne se ramènent pas à un seul : **une certaine manière de concevoir la situation du croyant sauvé et membre du Christ devant le Père**⁹. Une manière faite d'optimisme, de dynamisme et d'humilité. D'optimisme, puisque la foi en Jésus Christ nous ouvre dès maintenant les portes d'une communion ineffable avec Dieu (cf. Jn 14, 22). De dynamisme, puisque le baptême nous convie à une aventure de conversion permanente, soutenue par les rites sacramentels et la lumière de la Parole. D'humilité, puisque toute révélation, tout sacrement et toute dignité sont des dons totalement gratuits du Dieu vivant et saint.

Grégoire Rouiller

⁹ Pour éclairer de façon nuancée et lumineuse le dialogue œcuménique, je me permets de recommander l'article tout récent de Bernard Sesboué, Nos différences ecclésiales : leur enjeu dans la recherche de l'unité. *Analyse catholique, Unité des chrétiens*, n° 63, juillet 1986, pp. 14-27.